

La flamme parmi les ruines

Autor(en): **Blacan, Adolf de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **53 (1945)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-548858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DAS ROTE KREUZ

LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

La flamme parmi les ruines

par Adolf de Blacan

Décrivant une scène de désolation, un auteur de la Rome antique dit que les ruines mêmes, *ipsae ruinae*, ont disparu. Image terrible, montrant l'achèvement par le temps des destructions exercées par l'homme sur ses propres œuvres. On en trouve maints exemples si l'on jette un regard en arrière sur les périodes sombres de l'histoire. La guerre a détruit de solides remparts, des tours, des palais; on emporta leurs pierres pour construire de misérables demeures, on fit passer la charrue sur leur emplacement et la légende même des villes disparut de la mémoire, jusqu'au jour peut-être où la science moderne, grâce à la photographie aérienne, décéla parmi les champs de blé quelque tâche sombre, révélatrice de constructions préhistoriques. «Les ruines même ont disparu». Tel fut bien le cas en maints endroits au cours des cinq dernières années, avec cette différence que ce ne furent pas les ravages du temps qui firent disparaître les pierres de leur emplacement primitif: un ouragan soudain balaya en quelques instants de fiers édifices et les hommes durent enlever les débris de leurs palais et de leurs usines pour faire place à de nouvelles opérations de guerre. Quiconque a contemplé une ville «coventryisée» a eu sous les yeux une illustration de l'antique formule, avec les étendues blanchâtres où les traces même des rues de jadis ont été effacées, et où l'on ne peut dire avec certitude «ici étaient les magasins où j'avais l'habitude de faire mes achats, le théâtre où je passais de bons moments, là l'église où je venais prier.» Une ville détruite est plus pathétique à regarder que Palmyre en son désert — car celle-ci reste belle dans son délabrement naturel — ou que cette cité rouge, presque aussi vieille que le temps, morte et pourtant belle encore.

Que de villes ont été frappées de la sorte pendant cinq années de scientifique dévastation! En Grande-Bretagne et à travers tout le continent jusqu'au cœur même de la Russie; et le long des côtes de la Méditerranée la sinistre rafale est aussi passée. Aucun bilan des dommages n'a encore été publié; peut-être n'a-t-on pu le dresser, et notre génération n'en connaîtra-t-elle pas les chiffres. Aucun peuple jusqu'ici n'a pu mesurer l'étendue de sa souffrance. L'humanité n'a qu'une très vague notion de ce qu'elle a perdu. Nous avons entendu parler de quelques-uns des plus fameux monuments qui ont été détruits — des cathédrales en Angleterre et en Allemagne — le Mont-Cassin en Italie — mais ce sera seulement longtemps après la cessation des hostilités que la chrétienté pourra se faire une idée de son appauvrissement.

Mainte vieille cité réputée, dont nous avons lu la description dans des livres et que nous avons longtemps désiré admirer à notre tour, ne montre plus aujourd'hui que la silhouette calcinée de sa beauté d'hier; et elles sont finies les excursions que nous aimions tant à faire, car ce ne serait plus aujourd'hui que des pèlerinages parmi des tombeaux. Pour cette génération et pour la suivante les voyages seront d'une indicible tristesse. Notre monde est mort et ne peut être refait. Sans doute construira-t-on avec le temps de nouvelles villes pour abriter les générations futures; sans passé historique, d'apparence rigide. Ces masses de béton et d'acier ne seront que des choses dépourvues de personnalité; elles ne seront pas vraiment des foyers d'êtres humains tant que les siècles ne leur auront pas donné une âme et un sens.

Telles sont les terribles pensées qui nous obsèdent lorsque nous songeons au réveil qui suivra les années folles. Et si nous insistons sur l'horreur des ruines accumulées, ce n'est point pour minimiser les pertes en vies humaines, qui exercèrent leurs ravages avec la même fureur aveugle. Tandis que des hommes, des femmes et des enfants sont tués ou mutilés, on pense naturellement aux souffrances les plus directes, et nous ne songeons pas à contester cette vérité qu'une vie humaine est plus précieuse qu'une ville. Mais lorsque le massacre aura pris fin et que les hommes considéreront leurs pays dévastés, les pertes matérielles prendront toute leur signification, et l'hostilité de la nouvelle terre épouvantera même les plus vaillants. Ce n'est point par un excès de sentimentalité que nous nous apitoyons sur les destructions, mais parce que quelque chose de vital a cessé d'exister. Un foyer est plus qu'une maison, il ne consiste pas seulement en briques et en ciment, c'est un amalgame de chers souvenirs. Perdre un foyer c'est presque perdre une vie, et voilà ce que tant de populations ont perdu.

Si nous tenons compte de cette vérité en pensant à quelque ville détruite — une ville que nous avons visitée et qui était aussi chère à ses habitants que l'est pour nous notre ville natale — nous commençons à réaliser comment ont péri les civilisations antérieures, comment après le pillage de Troie, la destruction de Carthage par le feu, c'est tout un ordre ancien qui a disparu. Les hommes n'avaient plus le cœur de continuer, ils avaient perdu le goût de vivre, et ainsi un pays tombait rapidement en décadence. Virgile décrit admirablement dans le second livre de l'Eneïde le martyre que d'innombrables villes ont subi de nos jours.

Les ruines ont disparu, les hommes n'ont pas oublié la science de la construction, mais ils ont simplement perdu le désir de construire. Ainsi il est souvent arrivé dans le monde que des peuples sédentaires et civilisés soient remplacés par de simples nomades, vivant sous la tente. Ne voit-on pas, même de nos jours, des tribus camper parmi les colonnes de l'Antiquité classique?

En ira-t-il de même pour l'Europe moderne? Les villes qui ont si cruellement souffert périront-elles? Il est difficile, à vrai dire, de concevoir comment, même dans les pays les moins ravagés, les populations dispersées pourront être réintégrées dans leurs anciennes demeures. De nouvelles industries ont surgi en de nouveaux emplacements, les liens anciens ont été rompus; les pertes ont été si lourdes parmi les jeunes que les communautés ne sont plus à même de subsister; en un mot des villes et des régions entières n'ont plus la volonté de vivre, quand bien même elles auraient échappé à la défaite et à l'esclavage. Pour celles qui ont subi la défaite, il est absolument impossible de reprendre la vie d'antan sous son ancienne forme.

Tout ceci n'est pas nouveau en Irlande, bien des générations en ont fait la triste expérience. N'est-il pas infiniment triste, lorsqu'on a élevé des enfants et qu'on leur montre des endroits célèbres, de les entendre dire: «N'y a-t-il rien d'autre à voir que ces ruines?» L'histoire de ce pays, semblent-ils penser, n'est-elle rien d'autre qu'une faillite? Du Château des Rois il ne reste que des remblais de terre, où ne se distingue guère le travail de l'homme; Clomaenais, «la plaine aux croix de Ciaran», n'est qu'un cimetière; Mellifont, un dessin de pierre

sur l'herbe; Cashel, des murs sans toits, sauf la chapelle de Comac. On trouve ainsi dans toute l'Irlande des traces de destructions analogues à celles qui ont marqué les pays belligérants ces cinq dernières années. L'Europe nous montre le passé de ce pays, comme elle peut voir en contemplant l'Irlande ce qu'elle sera vraisemblablement dans l'avenir.

L'Irlande cependant a maintes fois subi les ravages de l'épée et du feu, et les Irlandais ont pu évoquer souvent les vers de Virgile. C'est ainsi qu'après les dévastations des Puritains, un nombre de la famille Wadding écrivait dans une lettre à Rome: «Sed nunc ferus omnia Cromwell transtulit», faisant de Cromwell le synonyme de destruction. A la même époque, le généalogiste Dubhaltack MacFirbis décrit dans un passage terrible l'anéantissement dont il a été lui-même le témoin: «Des murs de ciment qui avaient défié les siècles ont disparu tout récemment; rien d'étonnant à cela, car la terre a vite fait de recouvrir des constructions démolies ou écroulées en raison de leur grand âge. Ainsi, ajoute le vieux savant, j'ai vu de mes yeux au cours des seize dernières années, de fiers châteaux aux grandes murailles de pierre et de mortier, là où actuellement il ne reste après leur chute qu'un fossé de terre, si bien qu'un étranger ne se douterait même pas qu'il y ait jamais eu en cet endroit aucune construction.»

Tout cela est triste à raconter, cependant il existe dans l'histoire de l'Irlande des éléments de consolations. Aucun pays, même pendant ces cinq années, n'a souffert davantage et plus souvent que l'Irlande. La ruine de l'Irlande d'autrefois a été si totale que l'on pourrait douter

qu'il y ait jamais eu dans ce pays une civilisation antique, s'il n'existait pas quelques rares objets d'une habileté d'exécution exquise, tels que la Croix de Cong et le calice d'Ardagh, pour attester le raffinement auquel l'art avait atteint. Les manuscrits aux admirables enluminures ne dénotent-ils pas des années de paisible travail?

Aucune autre nation en Europe n'est montée si haut pour tomber si bas, ou n'a vu une telle misère succéder à de pareilles richesses. Mais ce peuple n'a pas cessé d'espérer, et finalement il s'est relevé.

C'est pourquoi l'Irlande, qui peut comprendre la tristesse de l'Europe d'aujourd'hui, peut aussi prononcer des paroles d'encouragement. Elle connaît tous les chapitres du livre de la souffrance; elle sait par expérience ce que sont les ruines, les massacres, les famines successives, l'exil des habitants par millions; pourtant la nation irlandaise forme une entité vivante, digne de parler et d'être entendue. Il y a dans l'amour de la patrie quelque chose qui peut survivre à toutes les pertes matérielles; voilà ce que l'Irlande déclare aux populations, à la terrible souffrance desquelles elle sympathise si profondément. Le fait qu'il existe aujourd'hui une Croix-Rouge irlandaise pour participer, si modestement que ce soit, à l'œuvre d'assistance mondiale est un symbole et une leçon en soi.

L'Irlande a été sauvée par sa foi; c'est de cette foi, avant tout, qu'elle doit faire don à ceux qui désespèrent.

Elle a jalousement gardé dans son cœur la flamme qui lui a permis de survivre; cette flamme, efforçons-nous de l'allumer parmi les ruines, ou dans le désert, là où même les ruines ont disparu.

Extrait de la publication de Noël 1944 de la Croix-Rouge de la Jeunesse irlandaise.

Der Samaritergedanke in Geschichte

Von Pfarrer M. Perrier

Gegenwart und Zukunft (Schluss)

1814 musste Basel Furchtbares erleben: Die alliierten Truppen liessen beim Durchzug durch die Stadt ihre Kranken und Verwundeten einfach liegen, sie mochten selbst sehen, wie sie sich weiter helfen konnten. Zum Glück zeigte sich die Basler Bürgerschaft von ihrer edelsten Seite. Einige Basler Aerzte büssten allerdings ihre Selbstlosigkeit mit dem Leben, weil sie sich nicht scheuten, auch die an dem heimtückischen und ansteckenden Flecktyphus erkrankten Soldaten zu pflegen. Zwei verdienen besonders genannt zu werden: Melchior Huber, Professor der Arzeneikunde an der Basler Universität, und der Stadt- und Kantonsphysikus Johann Georg Stickerberger.

Die Zürcher Bürgerschaft war es indessen, die als erste der Welt überhaupt die Verwundetenpflege systematisch ausbaute, indem sie im Sonderbundskrieg den «Verein der Stadt Zürich zum Transport schwerverwundeten Militärs» gründete. Aus dieser Zeit stammt ein Musterkrankenwagen, der ganz neuartig war und noch lange vorbildlich blieb.

Auf General Dufour hat die Tätigkeit des Vereins einen nachhaltigen Eindruck gemacht. Das kommt in einem Brief an Henri Dunant aus dem Jahre 1862 zum Ausdruck. Dufours Proklamation an seine Armee ist ein erfreuliches Dokument. So heisst es darin: «Sobald der Krieg für uns entschieden ist, so vergesst jedes Rachegefühl. Nehmt alle Wehrlosen unter euren Schutz, gebt nicht zu, dass dieselben beleidigt oder gar misshandelt werden».

Dann kam die Schlacht von Solferino, wo Dunant erschien, um — getrieben von der Stimme des Gewissens — Werke der Barmherzigkeit zu verrichten. Er stand unter dem Einfluss von Alexandre Vinet, dem bekannten Genfer Vorkämpfer einer religiösen Erneuerung im Protestantismus. Von Vinet begeistert, hatte Dunant bereits einige Jahre vorher die «Union chrétienne de jeunes gens» gegründet, den Christlichen Verein junger Männer, der sich, wie später seine zweite Gründung, rasch über den ganzen Erdball ausbreitete.

Zwei grosse Frauen,

Zeitgenossinnen Dunants, beeinflussen den Gründer des Roten Kreuzes entscheidend:

So Florence Nightingale (1820—1910). Sie war keine romantisch-verklärte Figur, sondern eine unerbittliche Kämpferin, ein unermüdlicher Tatmensch. Eine innere Unruhe, die von Jahr zu Jahr zunahm, bemächtigte sich ihrer. Ihre Eltern, die sehr wohlhabend und mit den vornehmsten Kreisen Englands verbunden waren, meinten, diese Unruhe durch eine glänzende Heirat beseitigen zu können. Aber Florence wollte davon nichts wissen, sondern äusserte den

Wunsch, auf einige Monate als Krankenpflegerin an das Salisbury Hospital zu gehen, mit der Absicht, später eine Art von «protestantischem Nonnenkloster ohne Gelübde für Frauen von Herzensbildung» zu gründen. Der Beruf einer Krankenpflegerin war damals verurteilt. Man stellte sich darunter ein unsauberes, ungebildetes Frauenzimmer vor, das gerne der Trunksucht huldigt. Pflegerinnen in Spitälern galten als besonders unmoralisch. So wurde auch ihr Plan als Narretei summarisch abgetan. Florence gab sich jedoch nicht geschlagen, studierte insgeheim die Berichte vieler ärztlicher Kommissionen, die Entstehungsgeschichten von Krankenhäusern. Auf ihren Europareisen besuchte sie zahllose Anstalten, Schulen, Arbeitshäuser und Elendviertel. Endlich, als sie 35 Jahre alt war, gestatteten ihr ihre Eltern, die Stelle einer Vorsteherin in einem Heim für Armenpflege zu übernehmen. Ein Jahr später brach der Krimkrieg aus. Sie las die Nachrichten von den erbärmlichen Zuständen in den Kriegslazaretten von Skutari und mit Hilfe des damaligen Kriegsministers Sidney Herbert machte sie sich mit 38 Pflegerinnen auf den Weg ins Elend. Es fehlte dort an allem. Florence sammelte Geld, erhielt von der Londoner «Times» eine grosse Summe, arbeitete Tag und Nacht und obwohl ihre Gesundheit stark litt, hielt sie an ihrem Posten aus. Königin Viktoria schenkte ihr in Anerkennung ihrer Verdienste eine Brosche mit der Inschrift: «Selig sind die Barmherzigen». 1907 bekam sie noch kurz vor ihrem Tode den «Ordre of Merit». An Florence Nightingale wurde deutlich, was eine Frau fürs Wohl der Menschheit zu leisten imstande ist.

Wir müssen aber noch einer andern Frau gedenken, der spätern Gründerin des Amerikanischen Roten Kreuzes, Clara Barton (1821—1912). Sie ist zu den Vorläuferinnen zu zählen, da sie schon vor 1864 eine lebhaftige Tätigkeit im Kampfe für die Verbesserung der Verwundetenfürsorge entwickelt hat. Man traf sie selbst auf den amerikanischen Schlachtfeldern. Ihr Henri Dunant-Wahlspruch lautete: «Der Kanone folgen».

Wenn wir die aufopfernde Tätigkeit dieser beiden Frauengestalten an uns vorüberziehen lassen, könnten wir beinahe zum Schluss verleitet werden, dass der Rot-Kreuz-Gedanke im 19. Jahrhundert geradezu in der Luft lag, und dass Henri Dunant nur die reifen Früchte vom Baum zu pflücken brauchte. Dem ist aber keineswegs so. Das Gegenteil beweisen uns die beinahe unüberwindlichen Schwierigkeiten, die sich Dunant entgegenstellten. Sein Leben war ein Kampf, ein Ringen um das Wohl des Nächsten. Auf dem Schlachtfeld von Solferino, als Dunant tatkräftig mithalf, Verwundete beider Kriegsparteien zu pflegen, wurde das Wort einer Italienerin ausgesprochen und ging dann von Mund zu Mund: «Tutti fratelli» — Alle sind Brüder! und wurde so zum Kennwort wahren Samaritertums.